



HAL
open science

La bâtarde : fable intersectionnelle, conte initiatique et roman anthropologique. Le point de vie d'une enfant grandie sur les formes de la domination ordinaire.

Anne-Laure Bonvalot

► **To cite this version:**

Anne-Laure Bonvalot. La bâtarde : fable intersectionnelle, conte initiatique et roman anthropologique. Le point de vie d'une enfant grandie sur les formes de la domination ordinaire.. La bâtarde, Passages, 2020, 979-10-94898-89-5. hal-02958406

HAL Id: hal-02958406

<https://hal.science/hal-02958406>

Submitted on 5 Oct 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

***La bâtarde* : fable intersectionnelle, conte initiatique et roman anthropologique.**

Le point de vie d'une enfant grandie sur les formes de la domination ordinaire

Seul pays hispanophone d'Afrique subsaharienne, la Guinée Équatoriale, linguistiquement et politiquement enclavée, possède une littérature foisonnante mais bien souvent méconnue. À l'image de Trifonia Melibea Obono, de nombreux écrivains et écrivaines de la jeune génération tentent aujourd'hui de faire entendre leur voix afin d'atteindre, peut-être, l'écho ou la visibilité que la plupart de leurs aîné·e·s n'ont pas toujours eu l'heur de connaître. Jusque dans les années 2000, la littérature africaine d'expression espagnole peinait à trouver sa place au sein du champ des lettres hispaniques : invariablement absente des débats théoriques et critiques, mais aussi des manuels ou des anthologies littéraires, elle était tout aussi inconnue dans la Péninsule ibérique que sur le continent africain – à l'exception des départements d'études hispaniques de certaines universités des pays voisins, comme le Gabon et le Cameroun, qui y consacrent très tôt des travaux d'importance. Malgré sa vitalité et sa diversité, la littérature de Guinée Équatoriale n'échappe pas à la règle et restera longtemps confidentielle, invisible – ou, le terme est sans doute plus juste, invisibilisée.

La fin d'une longue tradition d'invisibilité ?

Au-delà de l'argument de l'isolement ou de l'exception linguistique, une telle mise au ban est pour certain·e·s spécialistes le fruit d'un ostracisme réflexe ou délibéré dont les raisons sont multiples¹. Le silence à l'endroit de cette littérature a longtemps été tel que Donato Ndongo, l'un de ses représentants historiques, s'est par exemple vu accuser d'avoir créé de toutes pièces et de façon artificielle une tradition nationale supposée inexistante au moment où

¹ Voir par exemple Mbare Ngom Fayé, « Literatura africana de expresión española », *Cuadernos Centro de estudios africanos*, n°3, 2003 : <http://www.asodegue.org/ddiciembre0803.htm>, consulté le 03/04/2019.

il publiait, en 1984, la première anthologie de la littérature équato-guinéenne², ouvrage fondateur dont il faut souligner pour l'époque le caractère exceptionnel. Pourtant, au vu de la profusion et du dynamisme de la production littéraire équato-guinéenne, on sait aujourd'hui que ce premier geste ne relevait d'aucun volontarisme ni d'aucune pétition de principe. Il en allait au contraire d'un acte de recollection salutaire, procédant d'un désir légitime de justice poétique et historique – et, partant, politique. Si l'intérêt du monde artistique et académique à l'endroit de cette littérature semble manifeste dès le début du XXI^e siècle, comme l'indique par exemple la tenue à Murcie en novembre 2000 de la Première Rencontre des Écrivains Africains de Langue Espagnole, ou en décembre de la même année les Premières Journées de Littérature Hispanoafricaine à Madrid, il faudra attendre les années 2010 pour qu'un phénomène de reconfiguration des frontières – ou un début de décentrement – de l'hispanisme littéraire voie véritablement le jour, en Espagne comme sur le continent africain. Si la prise en compte de la littérature équato-guinéenne dans le monde des lettres d'expression espagnole ne relève pas encore de l'évidence, un phénomène de diversification et d'hétérogénéisation de ce dernier est désormais indéniablement à l'œuvre.

À l'occasion du cinquantième anniversaire de l'indépendance du pays, le 12 octobre 2018, plusieurs publications ou manifestations affichaient ainsi une volonté de faire sortir cette littérature de l'ornière d'invisibilité dans laquelle elle se trouvait encore fermement enlisée. Force est cependant de constater qu'écrivains et écrivaines n'ont pas attendu l'heure de la reconnaissance officielle pour produire une littérature protéiforme et riche, dont certains travaux actuels entreprennent d'établir une forme de généalogie³. Le récit selon lequel l'heure des lettres guinéennes a enfin sonné ne saurait en effet cacher la vigueur et la pluralité de ce qui

² Voir à cet égard Sonia Fernández Quincoces, « Nueva savia de las letras ecuatoguineanas », *El País*, 10/10/2018, consulté le 04/06/2019. Voir aussi Donato Ndongo-Bidyogo, *Antología de la literatura guineana*, Madrid, Editora Nacional, 1984.

³ Voir à ce propos Remei Sipi (Éd.), *Voces femeninas de Guinea Ecuatorial. Una antología*, Barcelone, Mey, 2019.

depuis longtemps bat, existe, se renouvelle et n'a de cesse de se réinventer. Reste que dans l'actualité, auteurs et autrices se montrent plus bruyamment désireux de s'émanciper de la longue histoire d'impuissance ou d'obscurité dont la littérature de leur pays semble procéder. Il en va de même dans le monde académique, comme l'indique par exemple la tenue en mars 2019, à l'Université Félix Houphouët-Boigny d'Abidjan, du Deuxième Congrès International Hispanoafricain de Linguistique, Littérature et Traduction⁴. Le « panhispanoafricanisme », littéraire notamment, que chercheurs et chercheuses y appelaient de leurs vœux est un champ jeune et dynamique, marqué par un foisonnement qui constitue une forme de défi heuristique ou de grand chantier scientifique, auquel cette première traduction française de l'œuvre de Melibea Obono veut contribuer.

Féminismes littéraires et écritures de la blessure coloniale

La littérature afrohispanique contemporaine est en partie une littérature de la diaspora ou de l'exil, écrite en castillan (Joaquín Bacheng, Francisco Zamora Lobo, Juan Tomás Ávila Laurel), mais aussi en catalan (Agnès Agboton) ou en galicien (Victor Omgbà). D'autres auteur·e·s, comme Trifonia Melibea Obono, ont choisi de rester dans leur pays, et ce en dépit des difficultés qu'ils et elles y rencontrent, sur le plan politique ou éditorial notamment. Malgré une grande diversité des formes et des objets qui sont les siens, suivant l'idée de Donato Ndongo selon laquelle toute littérature africaine occupe toujours de fait une fonction sociale, il en va bien souvent dans cette littérature de la mise en monde au présent, sur un mode plus ou moins explicite, d'une colonisation double : de l'Espagne, d'une part ; de la politique du clan Obiang, ou autrefois Nguema-Obiang, de l'autre. Une littérature vive se déploie, dont on peut dire que

⁴ Voir à ce propos Ángeles Jurado, « Un congreso sobre telenovelas, almorávides y la huella afro en Brasil », *El País*, 10/07/2019 : https://elpais.com/elpais/2019/06/18/africa_no_es_un_pais/1560888175_722421.html, consulté le 15/07/2019.

le dénominateur commun ou le lieu d'énonciation récurrent est une blessure ouverte⁵ : la blessure – néo, endo – coloniale, que symbolise par exemple dans *Ekomo*, texte considéré comme le premier roman équato-guinéen⁶, la gangrène incurable touchant le pied du protagoniste éponyme. Parmi les thématiques privilégiées de cette littérature, la colonialité des corps et des âmes, l'exil, la migration, mais aussi un environnementalisme et un féminisme non eurocentrés, figurent en bonne place, qui permettent de questionner ensemble les catégories multiples d'une condition de subalternité qui touche tout ensemble à l'être, au pouvoir et aux savoirs.

Melibebe Obono, tout comme María Nsue avant elle – autrice du roman susmentionné *Ekomo* et grande figure du féminisme littéraire équato-guinéen décédée en janvier 2017 – propose sur ces réalités une forme de méditation anthropologique. María Nsue est la première femme de lettres équato-guinéenne à articuler une manière de féminisme littéraire indissociable d'une mise en récit, tantôt critique ou désabusée, de l'histoire coloniale du pays et des collectifs humains et autres qu'humains qui le peuplent. L'œuvre romanesque des deux écrivaines manifeste en effet, par-delà le temps qui sépare leurs publications respectives, une poétique particulière qui naît à la croisée narrative de deux catégories majeures : le genre, d'une part, ou la thématique du corps et de la condition des femmes fangs et des collectifs minorisés ; l'« environnement », la forêt équatoriale, d'autre part, dont ce corps tantôt souffrant ou transgressif, tantôt entravé ou libre, est toujours profondément solidaire. Au fil des générations semble se dessiner une esthétique double, féministe et environnementale, une forme d'écoféminisme décolonial, qui cherche tout à la fois à appréhender et à construire les modalités d'un dialogue difficile, fait d'échos, de répliques plus ou moins fluides ou brisées, d'une

⁵ On reprend à José Manuel Maroto Blanco, en la systématisant, l'idée d'une écriture qui émerge de la blessure coloniale. José María Maroto Blanco, « Francisco Zamora. Una escritura desde la herida colonial », Deuxième Colloque International Hispano-africain de Linguistique, Littérature et Traduction, Abidjan, Université Félix Houphouët-Boigny, 06-08 mars 2019.

⁶ Voir María Nsue Angüe, *Ekomo*, Madrid, Sial / Casa de África, 1985.

communion impossible et d'une compénétration constante entre le corps des femmes et l'espace où celui-ci s'ancre, se débat et se déploie. On pourrait ainsi voir, dans ce deuxième roman de Melibea Obono, un jeu d'échos et de filiations avec l'œuvre de María Nsue, mêlant à la logique de l'hommage la construction d'un canon littéraire transgénérationnel alternatif. Mais il s'agit également de resémantiser l'écriture de la blessure, de possibiliser d'autres récits et d'autres horizons, de refabuler l'histoire coloniale et ses traces les plus profondes à l'aune d'un impératif d'*empowerment*. À l'incapacité d'Ekomo à guérir de la blessure coloniale répond trente ans plus tard la détermination d'Okomo : le féminisme littéraire de Melibea Obono reprend, prolonge et radicalise la réflexion poétique de María Nsue pour tenter de dépasser le constat d'échec et de proposer, ne serait-ce que sur le plan diégétique, une pluralisation des solutions ou la possibilité d'un horizon mélioratif.

Melibea Obono est loin d'être un cas isolé. Outre la belle anthologie précédemment citée, récemment éditée par Remei Sipi, la publication de l'ouvrage *Letras femeninas*⁷, qui réunit les textes de quatre jeunes écrivaines emblématiques d'une nouvelle génération du féminisme littéraire hispanoafricain – Aurelia Bestué Borja, Diana Alene Nzamio, Mayra Rondo Ndjinga et Carmen Mangué Santomer Nfumu – illustre la vigueur de ce qui est désormais un véritable mouvement. Citons encore, dans la même optique, la récente publication du recueil *Cosas de mujeres*, issue du premier concours bilingue de littérature écrite par des femmes équato-guinéennes⁸. Par et dans une grande variété esthétique, un féminisme littéraire se (re)configure, qui dénonce ou décrit, selon des modalités et des positionnements qui n'ont rien d'unanime, les conditions d'existence des femmes dans un contexte de double colonisation, intérieure et extérieure, et d'une colonialité triple – politique, ontologique et épistémologique – voire multiple : esthétique, sexuelle, environnementale, spirituelle, etc.

⁷ *Letras femeninas. Obras ganadoras del Premio Raquel Ilombe*, Madrid / Malabo, AECID, 2018.

⁸ *Cosas de mujeres. Primer concurso literario bilingüe 2018*, Malabo, Institut Français de Guinée Équatoriale / Ambassade de France en Guinée Équatoriale, 2018.

C'est dans ce contexte de progressive légitimation et de reconnaissance tardive, mais aussi d'essor et de diversification formelle et thématique de la littérature équato-guinéenne, de son versant féministe en particulier, que survient la publication en français du roman *La bâtarde*⁹.

Melibea-Okomo : voix-emblème, voix-fleuron

Écrit en 2016 par Melibea Obono, une jeune écrivaine féministe et militante dont on peut faire sans trahison ni forçage l'emblème de la littérature équato-guinéenne qui vient, *La bâtarde* est le premier texte de l'auteure à avoir été traduit : en anglais d'abord¹⁰ ; en français, ensuite, pour la présente édition. À la croisée de la fable d'apprentissage et du récit anthropologique, cet objet littéraire au ton singulier se distingue par le traitement et le choix de ses thématiques, par son esthétique composite, profondément originale – profondément *bâtarde* –, ainsi que par l'intéressant dispositif énonciatif et narratologique qu'il met en scène.

Sur le plan thématique, le démontage – depuis le point de vue d'en bas, celui des existences violemment précarisées dont la narratrice du roman se veut tout à la fois le symbole et le porte-voix – des mécanismes de perpétuation de l'hétéropatriarcat et de toutes les formes de domination qui lui sont attachées se fonde sur l'adoption d'une perspective décentrée, tantôt drôle, ébahie, incrédule ou désespérée, mais toujours sans concession. Car ce sont bel et bien la fragilité et la détermination de l'adolescente dont on suit la trajectoire accidentée, son appartenance à une tradition secrète d'impuissance qui cherche sans relâche, à l'image de la littérature de son pays, les formes de sa possible visibilité, qui confèrent ensemble à ce texte sa puissance spécifique de dénonciation. Déroulant la quête identitaire, tout à la fois intime et

⁹ Pour l'édition originale : Trifonia Melibea Obono, *La bastarda*, Barcelone, Flores Raras, 2016.

¹⁰ *La bastarda* est le premier roman d'une écrivaine équato-guinéenne à avoir été traduit en anglais. Voir *La Bastarda. A novel*, traduit de l'espagnol (Guinée Équatoriale) par Lawrence Schimel, New York, Feminist Press, 2018.

culturelle, d'une enfant grandie violemment projetée dans la crue réalité de l'adolescence, le roman procède à une forme de radiographie par la découverte des formes de vie en territoire fang, au cœur de la forêt équato-guinéenne et gabonaise. Cette forte dimension cartographique et environnementale constitue, plutôt qu'un simple décor ou une attrayante toile de fond, la grammaire fondamentale d'une grande méditation initiatique qui vient interroger, en le dénaturisant sans cesse par et dans le regard incrédule d'Okomo, le fondement des frontières communautaires, ontologiques et territoriales séparant, parfois hermétiquement, les êtres et leurs manières de vivre. Autrement dit, les déambulations généalogiques de celle qui découvre, effarée mais lucide, la cruauté du monde des adultes et la rigidité de la distribution des rôles et des catégories sociales, permettent d'explorer les différentes dynamiques de disjonction qui travaillent les individus et les collectifs altérés. Dans cette *enquête* faussement naïve, la ségrégation spatiale et sociale recoupe, symbolise ou métabolise des formes de ségrégation biopolitiques, à l'intérieur desquelles l'enfant grandie cherche à dessiner, non sans mal, de nouvelles modalités d'appartenance et d'existence.

Le point de vue d'Okomo est celui d'une enfant bâtarde et orpheline de mère, mais aussi celui d'une femme en devenir qu'un œil collectif omniprésent n'a de cesse de renvoyer à ce qui serait son anormalité ou sa marginalité. Le dispositif narratif articule ainsi une perspective tout à la fois innocente et clairvoyante, apparemment paradoxale : il en va d'un regard de prime abord passif, le regard de celle qui reçoit et subit toutes sortes d'injonctions parfois contradictoires ; mais aussi d'un regard profondément révolté, de par le décalage revendiqué qui le fonde. L'adoption d'un *point de vie* à plusieurs égards marginalisé permet d'articuler une réflexion sur la violence inhérente à l'assignation biopolitique des places, à la fixité des hiérarchies, aux normativités et aux partages dont elles sont porteuses, dans le monde fang mais aussi dans le monde néocolonial-moderne dont les partitions fondatrices et autres ségrégations constitutives sont largement évoquées.

Le récit déroule et entremêle les étapes d'un voyage initiatique dans des contrées géographiques et intérieures, ouvrant sur une réflexion profonde et modeste – la modestie et la précarité étant précisément la condition de la profondeur de vue de la narratrice – qui compose et recompose le portrait difficile de communautés affrontées au sein desquelles Okomo cherche inlassablement sa place. Le texte aborde ensemble des thématiques comme la diversité sexuelle, la critique de l'hétéropatriarcat, la ségrégation environnementale, le genre et la colonialité dans leurs multiples zones de recouvrement. Ces croisements abondants déploient dans l'écriture des ontologies politiques plurielles, *pluriverselles*, qui sont autant de manières de faire valoir, si l'on considère la dimension propositionnelle de l'écriture engagée de Melibea Obono, un droit à la composition pluraliste des mondes. Des mondes et des cosmovisions qui s'affrontent, coexistent, se regardent, s'articulent et se défient à l'envi sous les yeux, tantôt étonnés ou désenchantés, de la narratrice.

Les dimensions sociale, raciale, de genre, sexuelle, économique, spirituelle, environnementale et écologique du roman s'articulent et se recourent : Okomo se retrouve en permanence tiraillée entre la loyauté envers sa généalogie, les sillages ancestraux dans lesquels elle est tenue de s'inscrire, et la famille affective et politique au sein de laquelle elle trouvera finalement, à l'issue d'une recherche sinueuse et parfois pénible, la liberté qu'elle poursuit – une liberté qui restera toutefois marquée au sceau de la précarité et de la menace.

Cette courte fiction constitue une importante contribution au vaste champ des mondes littéraires africains disponibles en langue française : outre que Melibea Obono porte l'une des plumes les plus acérées de la littérature équato-guinéenne contemporaine, le récit qu'elle déploie vient documenter et, partant, éclairer, certains aspects des luttes écosociales et des modalités d'existence *écoqueer* qui essaient actuellement sur la planète – une réalité qui se charge d'une dimension particulière dans les territoires du Sud Global, où elle rencontre de plein fouet les enjeux de l'histoire coloniale. Mais outre sa dimension anthropologique, on

souignera le travail profondément ontologique du roman qui porte, au fond, sur la légitimité ou l'illégitimité historiques de certaines formes de vie ou communautés d'identification qui sont autant de mondes que le texte se propose de recomposer : des mondes narratifs et fictionnels – le roman est d'ailleurs interdit en Guinée Équatoriale –, mais aussi sociaux, politiques, culturels, écologiques, spirituels ou sexuels.

La bâtardise apparaît ainsi comme une modalité de composition – au sens où l'on compose une œuvre ; au sens où l'on compose, aussi, *avec* les normes et le biopouvoir en vigueur –, mais également comme une esthétique et un registre d'énonciation de soi. En effet, la fable dont il est question est à la fois située et planétaire, comme l'indiquent la dédicace ou les dernières phrases du roman. Plutôt qu'un récit procédant d'un universalisme abstrait qui ne penserait pas les conditions et les coordonnées de sa propre énonciation, le récit s'inscrit dans une tradition narrative ouvertement *bâtarde*, au sens noble et fort du terme : l'identité profondément située d'Okomo émerge à l'intersection de catégories qui sont autant de motifs de rejet social et sociétal, mais également l'occasion d'un réenvisagement, d'un élargissement et d'une pluralisation des identités politiques, affectives et sexuelles possibles.

Publiée avec le concours de l'Ambassade de France en Guinée Équatoriale et de l'Institut Français de Guinée Équatoriale, la présente traduction s'est donné pour objectif de reproduire autant que faire se peut cette dimension intersectionnelle de la narration et de la langue d'écriture elle-même, puisque c'est bien une poétique du carrefour, du tiraillement ou du croisement qui informe la trajectoire et l'être, le langage et le *point de vie*, de l'enfant grandie dont on a cherché à retrouver en français, malgré le nécessaire mouvement de refabulation qu'implique le travail de traduction, la voix originale et disruptive.